



Le "professeur chinois" qui a berné les plus grands gardiens d'Internet

Comment l'élite des médias alternatifs a créé du jour au lendemain un « oracle » géopolitique — et comment l'histoire des relations entre la Corée du Nord et la Chine démolit sa théorie des « petits frères », pour le moins absurde.

Felix Abt

ven. 04 sept. 2026 27 min de lecture

Il est tout simplement stupéfiant de voir à quelle vitesse un commentateur en ligne méconnu peut devenir une sensation mondiale lorsque des animateurs de télévision crédules lui ouvrent la voie. À une vitesse fulgurante, des personnalités telles que Piers Morgan, Tucker Carlson et Mario Nawfal — ainsi que des dizaines de millions de leurs téléspectateurs — ont pleinement reconnu Jiang Xueqin comme une autorité académique et un oracle géopolitique.

Sur les principales plateformes du monde entier, ce personnage inconnu s'est soudainement vu présenté comme un historien de premier plan, un analyste hors pair et, parfois même, comme une sorte de prophète des temps modernes. Pourtant, tout au long de cette ascension fulgurante, pas un seul animateur n'a songé à poser les questions les plus élémentaires concernant ses qualifications, sa méthodologie ou ses affirmations extraordinaires.

Ce qui nous amène à la question la plus fondamentale, mais pourtant totalement négligée :

Professeur de quoi ?

Jiang est né à Taishan, dans la province du Guangdong, en Chine, en 1976, et a émigré au Canada avec sa famille à l'âge de six ans. Il est titulaire d'un passeport canadien et est diplômé de l'université de Yale en littérature anglaise — et non en histoire, en géopolitique, en mathématiques, en économie ou en science des données.

Rien de tout cela ne signifie qu'il manque d'intelligence. Pas plus qu'un diplôme de littérature anglaise ne l'empêche d'avoir des opinions sur l'histoire ou la géopolitique. Mais cela soulève une question évidente pour les animateurs de télévision et de podcasts qui le présentent sans cesse comme « professeur » : *Sur quelle autorité académique, exactement, s'appuient-ils ?*

Jiang a débuté sa carrière professionnelle en tant que journaliste indépendant et militant au sein d'une ONG avant d'enseigner dans un collège privé à Pékin. C'était un parcours modeste. Pourtant, à un moment donné, le terme « enseignant » s'est transformé en « professeur » lors des présentations des personnalités médiatiques de premier plan.

Puis vint la percée

Les principales prévisions géopolitiques de Jiang pour 2024 concernant Donald Trump et les conflits internationaux ont connu un succès fulgurant sur Internet, le faisant passer du statut de commentateur obscur à celui de phénomène viral du web.

Compte tenu des promesses de campagne très populaires de Trump visant à mettre fin aux « guerres éternelles » tant décriées et à redresser une économie en ruine qui avait plongé des dizaines de millions d'Américains dans la pauvreté, prédire sa

victoire électorale n'était guère un exploit monumental (il aurait été bien plus difficile de prédire qu'il romprait chacune de ces promesses une fois au pouvoir). Quoi qu'il en soit, la chaîne YouTube de Jiang a ensuite connu une explosion de popularité, dépassant rapidement les deux millions d'abonnés.

Il en a résulté une transformation radicale de sa carrière. Jiang a quitté son poste traditionnel d'enseignant pour se consacrer presque exclusivement aux médias : il a produit *Predictive History*, écrit, participé à des podcasts et pris part à des interviews en studio de plus en plus médiatisées avec des personnalités telles qu'Alex Jones, Max Blumenthal, Mario Nawfal, Tucker Carlson et Piers Morgan.

Cette transformation était remarquable, non seulement parce que son audience s'est développée si rapidement, mais aussi parce que *son autorité perçue s'est renforcée en parallèle*.

Un ancien enseignant était devenu un « professeur », un analyste géopolitique, un « chercheur » et, finalement, une sorte d'oracle des événements mondiaux. Alex Jones, par exemple, a présenté Jiang comme l'un des « meilleurs chercheurs chinois ».

Mais cela soulève une autre question dérangeante : *Chercheur dans quel domaine — et sur quelle base ?*



Alex Jones ✓
@RealAlexJones

Follow



Top Chinese Researcher Jiang Xueqin Predicts The US & China Will Make A Deal When Xi Jinping Visits Washington DC Next Month:

"China, Because Of The Strain On Its Economy, Is Willing To Make A Major Deal!"



Alex Jones a présenté à plusieurs reprises Jiang Xueqin dans son émission comme un « chercheur chinois de premier plan ». (Capture d'écran X)

Cette distinction est importante, car l'autorité de Jiang ne découle pas simplement de sa capacité à communiquer. Elle provient de l'impression d'une expertise académique spécialisée.

Et apparemment, rares sont les animateurs qui lui ont accordé cette autorité et qui ont jugé nécessaire de s'arrêter pour poser la question la plus élémentaire :

De quoi, exactement, est-il professeur ?

Fabriquer l'apparence d'une autorité académique

Le projet YouTube de Jiang, *Predictive History*, se présente en reprenant bon nombre des conventions visuelles et rhétoriques du monde universitaire : cours magistraux, salles de classe, étudiants, schémas et un enseignant expliquant des théories historiques prétendument sophistiquées.

Mais les apparences ne constituent pas une preuve.

La question centrale est de savoir si ces productions représentent véritablement un enseignement et une recherche universitaires — ou si le cadre de la salle de classe est principalement utilisé comme un *accessoire destiné à fabriquer une autorité intellectuelle*.

Cette distinction est importante.

On ne devient pas historien simplement parce qu'on se tient devant une classe. Une formule mathématique ne devient pas un modèle prédictif simplement parce qu'elle est écrite sur un tableau blanc. Et une affirmation sur l'histoire ne devient pas pour autant un travail de recherche simplement parce qu'elle est présentée sur le ton d'un cours magistral universitaire.

Or, c'est précisément l'impression qui est donnée lorsque des personnalités médiatiques de premier plan s'adressent à plusieurs reprises à Jiang en l'appelant « professeur » sans préciser quel poste universitaire il occupe réellement ni quels travaux de recherche étayent ses affirmations.

Que se passe-t-il lorsque l'on examine ces affirmations ?

Le problème devient considérablement plus grave lorsque l'on examine certaines des affirmations extraordinaires de Jiang.

Il a qualifié de « non-sens » des sujets tels que *l'évolution*, *l'histoire romaine* et *l'Holocauste*, tout en adhérant à des théories du complot telles que *le Pizzagate* et en affirmant que *les alunissages ont été truqués*.

Il ne s'agit pas là de désaccords mineurs entre historiens. Ce sont des affirmations d'une portée considérable qui exigent des preuves tout aussi considérables.

Où se trouvent-elles ?

Au lieu d'une recherche systématique à partir de sources primaires, de travaux universitaires évalués par des pairs et d'une méthodologie transparente, les présentations de Jiang s'appuient principalement sur des informations trouvées sur Internet, des anecdotes et des récits élaborés qui peuvent donner l'impression d'une capacité explicative sans nécessairement la démontrer.

Et cela nous amène à la question peut-être la plus importante de toutes : *Quelle est, exactement, la méthodologie qui sous-tend l'« histoire prédictive » — et quelqu'un peut-il reproduire ses prédictions de manière indépendante ?*

Le problème de la « psychohistoire »

Jiang affirme utiliser la *théorie des jeux* mathématique et la « *psychohistoire* », un terme emprunté à la science-fiction d'Isaac Asimov.

Cela devrait immédiatement susciter le scepticisme. La psychohistoire d'Asimov est fictive. Il s'agit d'un procédé littéraire articulé autour de l'idée que le comportement statistique de populations gigantesques peut être prédit mathématiquement. Les sciences sociales dans le monde réel sont nettement moins faciles à manipuler.

Si Jiang a développé une véritable méthodologie prédictive, la réponse appropriée n'est pas le ridicule. Il s'agit d'exiger ce que l'on exigerait de tout modèle prédictif sérieux :

Montrez-nous les équations. Montrez-nous les hypothèses. Montrez-nous l'ensemble de données historiques. Montrez-nous les prédictions formulées avant que les événements ne se produisent. Montrez-nous les échecs autant que les réussites. Et permettez à des chercheurs indépendants de tester le modèle.

C'est ainsi que la science distingue un modèle d'un simple récit. Des critiques, dont *Triple Ampersand*, ont fait valoir que les prédictions prétendument sophistiquées de Jiang s'appuient largement sur des marchés de paris politiques accessibles au public, tels que *Polymarket*. Si cette critique est fondée, une question évidente s'impose alors :

Jiang prédit-il réellement des événements — ou se contente-t-il de reformuler des informations que le marché a déjà intégrées dans ses cotes ?

La prédiction sur Trump — et le problème du génie rétrospectif

La réputation de Jiang repose en grande partie sur ses prédictions concernant la victoire de Donald Trump en 2024 et le conflit américano-iranien qui s'ensuivra.

Mais prédire un événement majeur ne suffit pas à établir une science prédictive. Internet regorge de personnes qui ont fait une prédiction spectaculairement exacte et ont ensuite bâti toute une image de marque autour de celle-ci.

Le véritable test est d'ordre systématique.

Combien de prédictions ont été formulées ?

Quand ont-elles été formulées ?

Ont-elles été rendues publiques avant que le résultat ne soit connu ?

Combien se sont révélées erronées ?

Les prédictions infructueuses ont-elles été supprimées, discrètement abandonnées ou réécrites après coup ?

Et surtout :

Un observateur indépendant peut-il évaluer la précision historique de Jiang sans s'appuyer sur le récit que Jiang fait lui-même de ses succès ?

Tant que ces questions resteront sans réponse, la « psychohistoire » risque de ressembler moins à une discipline scientifique qu'à une stratégie de marque.

Et puis il y a l'Iran

Jiang est allé bien plus loin, prédisant que les États-Unis mèneront finalement une guerre à grande échelle contre l'Iran, impliquant une invasion terrestre et des centaines de milliers de soldats américains.

C'est une prédiction extraordinaire. Elle mérite donc un examen minutieux.

Comment une telle guerre se déroulerait-elle concrètement ?

D'où viendraient les troupes ?

Comment seraient-elles transportées et ravitaillées ?

Comment les États-Unis soutiendraient-ils une telle opération sur les plans politique et financier ?

Comment faire face à l'opposition de l'opinion publique américaine à une guerre terrestre prolongée ?

Que se passera-t-il lorsque la logistique militaire s'effondrera, que les systèmes d'armement et les stocks de munitions atteindront des niveaux critiques ou seront entièrement épuisés — comme on l'a déjà vu lors des guerres en Ukraine et au Moyen-Orient — et que leur réapprovisionnement prendra des années, voire des décennies, parce que la Chine prive l'industrie de défense américaine de composants essentiels ? Que se passera-t-il lorsque le recrutement ne permettra plus de mobiliser suffisamment de soldats, et que ce déficit viendra s'ajouter à un fardeau de dette déjà énorme et à un marché obligataire instable — autant de scénarios clairement prévisibles ?

Une prédiction géopolitique n'est pas validée simplement parce qu'elle semble spectaculaire.

Elle doit résister à l'épreuve de la réalité.

Et c'est précisément face à la réalité que de nombreux grands récits géopolitiques perdent considérablement de leur éclat — voire deviennent tout simplement ridicules.

Le récit adapté à son public

La caractéristique la plus révélatrice de l'ascension fulgurante de Jiang dans les médias n'est peut-être pas une prédiction en particulier.

C'est l'efficacité avec laquelle le récit semble s'adapter à son public.

Pour les publics hostiles aux États-Unis, il met l'accent sur l'effondrement inévitable et catastrophique de l'empire américain.

Pour les publics convaincus que « la Chine est mauvaise », il insiste sur l'effondrement inévitable de la dictature chinoise, supposée incompétente, et sur la supériorité de la démocratie occidentale à l'américaine.

Pour les publics profondément hostiles à la Russie, il propose une autre conclusion qui tombe à point nommé : la Russie a déjà perdu la guerre en Ukraine.

Des publics différents. Des ennemis différents. Des accents différents.

Et pourtant, à l'instar des discours changeants d'un menteur, ces contradictions finissent par devenir impossibles à ignorer : Jiang a décrit la Chine comme une dictature tout en affirmant simultanément que son « dictateur », Xi Jinping, n'exerce aucun pouvoir réel.

Alors, qu'en est-il vraiment ? La Chine est-elle contrôlée par Xi, ou Xi n'est-il qu'une figure de proue ? Ou bien la Chine est-elle en réalité gouvernée par une élite différente — peut-être, comme Jiang l'a affirmé à d'autres occasions, par des ressortissants chinois formés dans les universités de l'Ivy League et basés en Occident ?

Ces distinctions ne sont pas anodines. Elles modifient fondamentalement toute la prémisse de son explication.

Le plus grand angle mort historique de la théorie du « petit frère » de Jiang Xueqin

C'est peut-être dans sa description de la Corée du Nord comme étant essentiellement le « *petit frère* » de la Chine — un État subordonné qui, en fin de compte, fait ce que Pékin lui dit de faire — que la faiblesse du cadre géopolitique de Jiang apparaît le plus clairement.

La Chine exerce sans aucun doute une influence considérable sur la Corée du Nord.

Cela ne fait pas débat.

La question est de savoir si *l'influence équivaut au contrôle*.

Les faits historiques suggèrent une réalité bien plus complexe.

L'analogie des « petits frères bruns »

La description de la Corée du Nord comme un « petit frère » proposée par Jiang pose un autre problème : elle semble faire écho à l'ancienne description coloniale américaine des Philippines, qualifiés de « *petits frères bruns* » des États-Unis.

Cette analogie est chargée d'histoire. L'expression est apparue dans le contexte des relations coloniales des États-Unis avec les Philippines et servait à présenter les Philippines comme un peuple prétendument immature, nécessitant la tutelle et la supervision américaines.

Jiang semble transposer ce concept hiérarchique aux relations entre la Chine et la Corée du Nord : la Chine devient le puissant frère aîné, tandis que la Corée du Nord est dépeinte comme le cadet turbulent dont le comportement est en fin de compte déterminé par Pékin.

Mais c'est là que l'analogie s'effondre. *La Corée du Nord n'est pas les Philippines sous la domination coloniale américaine, et la Chine n'exerce pas le type de souveraineté coloniale formelle que Washington exerçait sur les Philippines.*

Plus important encore, les faits historiques ne justifient pas de traiter Pyongyang comme un subordonné obéissant.

Le problème ne réside pas simplement dans le fait que Jiang utilise une métaphore mal choisie. C'est que cette métaphore semble introduire subrepticement une hypothèse politique tout entière dans l'analyse :

Comme la Chine est infiniment plus puissante que la Corée du Nord, cette dernière doit en fin de compte être sous le contrôle de la Chine.

Ce n'est pas une conséquence logique. L'asymétrie de pouvoir n'est pas synonyme d'obéissance politique.

En effet, l'histoire de la Corée du Nord suggère plutôt le contraire. Son dirigeant, Kim Il-sung, a exploité à maintes reprises la rivalité entre les grandes puissances, précisément parce qu'il comprenait que la dépendance vis-à-vis d'un seul protecteur pouvait menacer l'autonomie de la Corée du Nord.

Si Jiang s'appuie sciemment sur le cadre conceptuel des « petits frères bruns », il devrait expliquer pourquoi une métaphore conçue pour décrire une hiérarchie coloniale constitue un modèle approprié pour une relation entre deux États souverains marquée par des décennies de méfiance mutuelle, de manipulations stratégiques et d'intérêts divergents. Sinon, cette analogie fait bien plus que simplifier l'histoire. *Elle détermine la conclusion avant même que les preuves ne soient examinées.*

L'art de l'équilibre entre les grandes puissances de Kim Il-sung

La rupture sino-soviétique a créé une opportunité extraordinaire.

Alors que les relations entre la Chine de Mao Zedong et l'Union soviétique de Nikita Khrouchtchev se détérioraient sur les questions d'idéologie, de stratégie, de relations avec les États-Unis et de leadership du monde communiste, Kim Il-sung a compris que la faiblesse de la Corée du Nord pouvait en réalité devenir un levier de négociation.

Il ne voulait pas devenir un satellite de Moscou. Il ne voulait pas non plus devenir un satellite de Pékin.

Au lieu de cela, Pyongyang chercha à conserver suffisamment d'indépendance vis-à-vis des deux pour obtenir l'aide des deux.

Lorsque la pression soviétique devenait excessive, Kim pouvait mettre en avant les relations de la Corée du Nord avec la Chine. Lorsque Pékin se montrait mécontent, Moscou restait disponible.

L'objectif n'était pas de rester parfaitement équidistant à tout moment.

Il s'agissait de veiller à ce qu'*aucune des deux grandes puissances n'acquière un contrôle décisif sur la Corée du Nord*.

Kim comprenait un principe simple de la politique des grandes puissances :

Si Pékin craignait que Pyongyang ne se rapproche de Moscou, Pékin avait tout intérêt à soutenir Pyongyang.

Si Moscou craignait que Pyongyang ne se rapproche de Pékin, Moscou avait tout intérêt à soutenir Pyongyang.

La Corée du Nord pouvait donc transformer la crainte de perdre de l'influence en levier de pression. Ce n'est guère le comportement d'un pion passif.

La preuve extraordinaire de 1961

L'un des exemples les plus frappants remonte à juillet 1961. En l'espace de quelques jours, la Corée du Nord a signé d'importants traités de sécurité avec les deux géants communistes.

Le 6 juillet, l'Union soviétique et la Corée du Nord ont signé à Moscou le Traité d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle.

Cinq jours plus tard, le 11 juillet, Kim Il-sung s'est rendu à Pékin et a signé un Traité d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle équivalent avec la Chine.

Ces deux accords comportaient des clauses d'assistance mutuelle en cas d'attaque armée.

Réfléchissez à ce que cela signifiait.

Au moment même où Moscou et Pékin s'engageaient dans une confrontation de plus en plus âpre, Kim Il-sung a réussi à obtenir des engagements en matière de sécurité de la part des *deux*.

Il n'a pas choisi un seul protecteur pour s'en remettre entièrement à lui. Il a positionné la Corée du Nord entre deux puissances rivales et a tiré profit de cette rivalité.

Ce n'est pas là la preuve d'un pays dépourvu d'autonomie géopolitique. C'est la preuve d'un petit État maximisant délibérément son influence face à des États bien plus grands.

Obtenir l'aide des deux camps

Cette même stratégie s'étendait au-delà de la protection militaire. L'Union soviétique fournissait une aide industrielle, technologique, scientifique et militaire substantielle. L'implication soviétique a également contribué au développement des premières infrastructures nucléaires de la Corée du Nord.

La Chine, quant à elle, restait une source importante de denrées alimentaires, de matières premières, de biens de consommation et d'autres formes d'aide économique.

Pyongyang pouvait ainsi monter l'une de ces relations contre l'autre. Lorsque Moscou se montrait difficile, Pékin gagnait en importance. Lorsque Pékin se montrait difficile, Moscou gagnait en importance. La Corée du Nord n'avait pas besoin que l'une ou l'autre des superpuissances l'aime.

Elle avait besoin que les deux craignent de la perdre.

Les purges concernaient également la dépendance vis-à-vis de l'étranger

L'histoire politique interne rend la caractérisation de la Corée du Nord en tant que « *petit frère de la Chine* » encore plus problématique.

Le Parti des travailleurs de Corée de la première heure comprenait des factions rivales associées à différentes puissances étrangères, notamment des éléments alignés sur l'Union soviétique et la faction de Yan'an, liée à la Chine.

Kim Il-sung finit par s'opposer aux deux.

La confrontation sino-soviétique grandissante contribua à créer un climat dans lequel Kim pouvait présenter ses rivaux politiques nationaux comme des factions sous influence étrangère ou des « laquais ».

Les purges qui s'ensuivirent éliminèrent les centres de pouvoir politique rivaux et contribuèrent à consolider la position de Kim et du groupe qui lui était fidèle. Cela aboutit finalement à la mise en avant idéologique du *Juche* et de l'indépendance politique.

Il y a là une ironie importante.

Le système politique que Jiang dépeint comme fondamentalement subordonné à la Chine a été principalement construit autour du principe selon lequel *la Corée du Nord ne doit jamais devenir subordonnée à une puissance étrangère*.

Cela ne signifie pas que l'idéologie et la politique du Juche aient rendu la Corée du Nord véritablement indépendante dans tous les sens pratiques du terme.

Cela signifie en revanche que l'évolution historique de l'État nord-coréen ne peut se concilier avec un modèle simpliste de maître et d'esclave.

Un petit État peut disposer d'un poids disproportionné

L'histoire ultérieure de la Corée du Nord vient renforcer ce point. Pyongyang a manifesté à plusieurs reprises quatre caractéristiques :

- Autonomie stratégique : elle a résisté à la tentation de devenir complètement dépendante d'une seule grande puissance.
- Diplomatie d'équilibre : elle a exploité la concurrence entre les grandes puissances pour élargir sa marge de manœuvre.
- Influence asymétrique : la puissance économique et militaire nettement supérieure de la Chine n'élimine pas les vulnérabilités auxquelles Pékin est lui-même confronté dans ses relations avec Pyongyang.
- Opportunisme stratégique : lorsque le contexte international évolue, la Corée du Nord recherche de nouveaux protecteurs, d'autres sources d'aide et de nouvelles opportunités d'en tirer profit.

Cela ne place pas la Corée du Nord sur un pied d'égalité avec la Chine, mais cela rend leur relation bien plus nuancée que ne le suggère la caricature habituelle.

Un État faible peut être fortement dépendant d'un État plus fort tout en conservant une capacité d'action significative. En effet, la dépendance asymétrique peut parfois conférer un levier à la partie la plus faible, précisément parce que la partie la plus forte a davantage à perdre face à certains scénarios.

La Chine a besoin de stabilité à sa frontière

La Chine ne souhaite pas qu'une crise nucléaire échappe à tout contrôle. Elle ne souhaite pas non plus qu'un effondrement soudain de la Corée du Nord entraîne l'afflux de millions de réfugiés. Et elle ne souhaite pas voir apparaître immédiatement à sa frontière une Corée unifiée, alliée militairement aux États-Unis.

Pyongyang le sait.

Et cette prise de conscience constitue en soi une source de levier.

Ce schéma ne s'est pas arrêté avec la guerre froide

La même logique stratégique est réapparue dans les relations entre la Corée du Nord et la Russie. À la suite de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, le gouvernement de Kim Jong-un s'est considérablement rapproché de la Russie de Vladimir Poutine. Les deux pays ont par la suite renforcé leurs relations militaires et conclu un partenariat stratégique officiel.

Là encore, Pyongyang réagissait à l'évolution du système international. La Russie avait besoin de partenaires. La Corée du Nord avait besoin d'un soutien économique et diplomatique. Les deux pays avaient des raisons de tirer parti de la confrontation entre la Russie et l'Occident. L'important n'est pas que la Russie ait remplacé la Chine en tant que nouveau « patron » de la Corée du Nord.

Pendant la Guerre froide, la Corée du Nord a activement cultivé des alliances en dehors de la Chine et de l'Union soviétique, précisément pour acquérir une légitimité internationale et réduire sa dépendance vis-à-vis de Moscou et de Pékin. Pyongyang s'est montrée particulièrement active en Afrique, fournissant une aide aux infrastructures, des armes militaires et une formation à la guérilla aux mouvements de libération et aux États nouvellement indépendants tels que le Zimbabwe et la Guinée-Bissau. Elle a également noué des partenariats anti-américains étroits avec Cuba, l'Iran, la Syrie et l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), en leur fournissant des armes.

En bref, la Corée du Nord a sans cesse cherché à nouer de multiples relations extérieures précisément pour éviter de devenir totalement dépendante d'un seul protecteur.

Pourquoi le modèle « du gangster et de son subordonné » ne tient pas la route

C'est là que la formulation de Jiang — qui présente la Chine comme un « gangster » ou un « parrain de la mafia » dictant ses conditions à un subordonné ou à un « petit frère » — devient problématique. La véritable question n'est pas de savoir si Pékin peut exercer une influence sur Pyongyang ; il en est sans aucun doute capable.

La Chine contrôle les flux d'aide économique essentielle, exerce une immense influence diplomatique et façonne en partie l'environnement stratégique de la Corée du Nord. Ses avantages économiques et militaires sont écrasants.

Cependant, aucune de ces réalités ne prouve que Pékin puisse simplement décrocher son téléphone et ordonner à Pyongyang de déclencher une guerre. Il s'agit là d'une affirmation bien plus audacieuse, qui exige des preuves bien plus solides.

La relation réelle est bien plus complexe. La Corée du Nord dépend de la Chine, mais craint la domination chinoise. Pékin compte sur la Corée du Nord comme zone tampon, mais redoute les répercussions d'une instabilité politique à Pyongyang. De plus, alors que la Corée du Nord sollicite activement le soutien tant de la Russie que de la Chine, Moscou et Pékin sont autant en concurrence qu'en coopération.

Et Pyongyang a démontré à maintes reprises qu'elle était prête à exploiter les contradictions entre les grandes puissances pour préserver sa propre liberté stratégique.

Il ne s'agit pas d'une simple hiérarchie entre maître et serviteur. *C'est une interdépendance asymétrique.*

Jiang réduit cette histoire complexe — marquée par des alliances changeantes, le nationalisme, la supercherie stratégique, des intérêts concurrents et des États plus faibles qui contraignent les plus puissants — à une histoire de gangsters dans laquelle le patron donne un ordre et le subordonné s'exécute.

Cela donne lieu à des émissions de télévision et à des vidéos YouTube captivantes, qui font de lui un auteur de fiction talentueux. En tant que récit historique, cependant, cela ne convainc pas.

Une observation personnelle

Ma propre expérience de terrain rend la description de Jiang particulièrement difficile à accepter.

Ayant vécu et travaillé avec des Nord-Coréens — allant même jusqu'à voyager en Chine à leurs côtés —, j'ai été frappé par la force avec laquelle ils s'identifient en tant que Coréens et par la netteté avec laquelle ils se distinguent des Chinois.



Felix Abt est arrivé à l'aéroport international de Shanghai-Hongqiao accompagné d'une équipe de responsables nord-coréens chargés de la production, de l'assurance qualité et du marketing, dans le cadre d'une mission commerciale en Chine. Les Nord-Coréens se sont montrés compétents et sûrs d'eux dans leurs relations avec leurs homologues chinois. Profondément patriotes, ils auraient pris très mal le fait d'être qualifiés, de manière condescendante, de « petites sœurs » des Chinois (Photo : Felix Abt).

Ils sont farouchement fiers de leur identité nationale et, d'après mon expérience, considèrent souvent la Chine avec une méfiance considérable, voire un mépris ouvert.

L'expérience personnelle ne remplace pas une recherche systématique. Mais elle met en évidence un angle mort dans les modèles géopolitiques simplistes : *les Nord-Coréens ne se perçoivent pas de la même manière que les stratèges étrangers les perçoivent.*

Les dépeindre simplement comme les « petits frères » de la Chine, c'est faire abstraction du nationalisme, de la mémoire historique, de la méfiance vis-à-vis de la domination étrangère et du désir farouche d'autonomie qui façonnent la culture politique nord-coréenne depuis des décennies.

Il vaut donc mieux comprendre la relation entre Pékin et Pyongyang comme une relation complexe entre deux États qui *ont besoin l'un de l'autre, se méfient l'un de l'autre, se manipulent mutuellement et tentent sans cesse de maximiser leur propre liberté d'action.*

Et cela soulève des questions bien plus intéressantes que : « *Que va ordonner la Chine à la Corée du Nord de faire ?* »

Les questions les plus révélatrices sont les suivantes :

- Comment Mao et Khrouchtchev évaluaient-ils en privé la stratégie d'équilibre de Kim Il-sung ?
- À quel point Pékin et Moscou étaient-ils furieux lorsque Kim a tenté d'obtenir des concessions des deux côtés ?
- Comment Pyongyang a-t-elle survécu à l'incident des factions d'août 1956 malgré les défis posés tant par les éléments pro-soviétiques que par les éléments pro-chinois ?
- Comment la Corée du Nord a-t-elle exploité à maintes reprises les rivalités entre la Chine, la Russie et les États-Unis ?
- Et surtout : *Quelle influence la Chine exerce-t-elle réellement lorsque l'issue souhaitée par Pékin entre en conflit avec les intérêts de Pyongyang ?*

Ces questions ne débouchent pas sur une simple leçon de morale géopolitique. Elles révèlent quelque chose de bien plus intéressant :

un petit État qui a démontré à maintes reprises une capacité extraordinaire à manipuler les rivalités entre des puissances bien plus grandes.

Et cette histoire devrait inciter chacun à la prudence avant de réduire la Corée du Nord au statut de « petit frère » docile de la Chine.

L'allégation de corruption

Jiang a également formulé des affirmations générales sur la corruption en Chine, la décrivant comme « *le pays le plus corrompu du monde* ».

Mais des affirmations générales nécessitent des preuves comparatives.

J'ai moi-même mené des activités commerciales à travers le monde, y compris en Chine. Jiang n'a pas mené une carrière internationale comparable dans le monde des affaires. Cela a son importance lorsque quelqu'un présente des conclusions générales sur la manière dont fonctionne réellement toute une économie nationale — et les personnes qui y opèrent.

J'ai également passé [sept ans à vivre et à travailler en Corée du Nord](#). À l'époque, Transparency International classait la Corée du Nord parmi les pays les plus corrompus au monde. Pourtant, personnellement, je n'ai jamais versé de pot-de-vin.

Cela prouve-t-il qu'il n'y avait pas de corruption en Corée du Nord ? *Bien sûr que non*. Et c'est précisément là où je veux en venir.

Mon expérience personnelle n'est qu'une anecdote. Elle ne permet pas de déterminer le niveau de corruption à l'échelle d'un pays tout entier. Le même critère doit s'appliquer à Jiang. Quelles que soient les anecdotes ou expériences personnelles qu'il ait pu accumuler — s'il en a —, elles ne suffisent pas, à elles seules, à établir que la Chine est « *le pays le plus corrompu du monde* ».

Et qu'en est-il des États-Unis ? Ici, la corruption a été de fait légalisée, permettant aux ultra-riches de dépenser des sommes illimitées pour acheter des politiciens, de l'influence politique et le pouvoir. La situation est allée si loin que des lobbies étrangers peuvent contribuer à évincer des hommes politiques populaires et patriotes tels que Thomas Massie et le remplacer par une énième personnalité favorable à Israël — comme cela s'est produit récemment — au sein d'une large majorité de législateurs qui font systématiquement avancer les intérêts d'Israël, même au détriment des États-Unis. Comment est-il possible que tout cela ait pu échapper à l'attention du « professeur » Jiang alors qu'il discutait de la corruption en Chine ?

Le dernier Indice de perception de la corruption 2025 de Transparency International, qui mesure la perception de la corruption dans le secteur public, classe la Corée du Nord 172e sur 182 pays, avec un score de 15 sur 100. Cela place la Corée du Nord parmi les pays les moins bien classés au monde — mais, il est à noter, pas parmi les dix derniers.

La Chine, quant à elle, obtient un score de 43 et se classe 76e sur 182, ce qui signifie qu'elle ne figure même pas parmi les 40 pays les plus mal classés de l'indice.

Cela montre pourquoi il faut distinguer la rhétorique des faits. Il y a une énorme différence entre dire « *La Chine a des problèmes de corruption* » et dire « *La Chine est le pays le plus corrompu du monde* ».

La première affirmation peut faire l'objet d'une vérification à l'aide de preuves. La seconde est une affirmation comparative concernant la position de la Chine par rapport à pratiquement tous les autres pays de la planète — et nécessite donc des preuves comparatives. Cette distinction est importante.

Si Jiang souhaite affirmer que la Chine est d'une corruption unique ou exceptionnelle, il ne lui suffit pas de présenter quelques anecdotes sur des cas de corruption ou de fautes professionnelles de la part de la bureaucratie. Il lui incombe de démontrer, à l'aide d'une méthodologie transparente, *comment la Chine se situe par rapport au reste du monde*.

Et s'il souhaite rejeter les mesures internationales de la corruption en les qualifiant d'insuffisantes, il devrait alors présenter une meilleure méthodologie — une méthodologie pouvant être examinée de manière indépendante et appliquée de façon cohérente à d'autres pays.

Sinon, « *La Chine est le pays le plus corrompu au monde* » n'est pas une conclusion empirique. *C'est un slogan de propagande*.

La véritable histoire : la mise en scène prime sur la vérification

L'aspect le plus révélateur de l'ascension de Jiang Xueqin n'est pas l'homme lui-même, mais les grandes plateformes médiatiques qui lui offrent une tribune. Lorsque des animateurs comme Tucker Carlson (dont la chaîne TCN totalise en moyenne environ 57 millions de vues sur les réseaux sociaux et les plateformes de podcasts), Piers Morgan (qui compte un public actif d'environ 30 millions de personnes sur diverses plateformes), Alex Jones (avec environ 4,5 millions d'abonnés), Mario Nawfal (qui présente son émission comme la « plus grande émission sur X »), ou encore Max Blumenthal et *The Grayzone* (avec plus d'un million d'abonnés toutes plateformes confondues) invitent une personnalité telle que le « professeur » Jiang dans des émissions suivies par des millions de personnes, une rigueur journalistique de base devrait aller de soi.

Au lieu de cela, les questions élémentaires ont complètement disparu :

- **Les qualifications :** *Quel est son véritable niveau académique ? Pourquoi traiter un diplômé en littérature anglaise comme une autorité en histoire ?*
- **La science :** *Où sont ses articles évalués par des pairs ? Sa méthodologie mathématique peut-elle être reproduite de manière indépendante ?*
- **Les antécédents :** *Quel pourcentage de ses prédictions s'est révélé erroné ? Dans quelle mesure son « modèle » n'est-il qu'une simple reformulation de données issues des marchés de paris ?*

Cela soulève la question suivante : ces animateurs de renom ont-ils enquêté sur son parcours, ou ont-ils aveuglément accepté le personnage du « professeur » ?

Toute arnaque classique repose sur la volonté de la victime de croire à une illusion bien construite. Ici, la forme prend entièrement le pas sur le fond. Il suffit d'habiller un commentateur devant une salle de classe, de lui remettre un marqueur, d'ajouter quelques graphiques géopolitiques inquiétants, puis de faire en sorte qu'un animateur célèbre lui confère une légitimité. Instantanément, des millions de personnes partent du principe qu'elles écoutent un expert certifié.

L'autorité se mérite par des preuves, elle ne se projette pas par un titre. Si Jiang a véritablement percé le mystère de l'avenir, il devrait publier sa méthodologie, divulguer ses données et inviter ses pairs à les examiner. Si son modèle résiste à cet examen minutieux, il s'agit d'une avancée historique. S'il échoue, ce n'est qu'une version moderne d'une vieille arnaque — rien de plus qu'une mise en scène magnifiquement simulée d'autorité intellectuelle.

ÉTIQUETTES DE L'ARTICLE:

Analyse Xueqin, Jiang Corée du Nord